

Paula Luna, à l'école de la vie des autres

PROMESSES DE 2022 | Douze artistes à suivre. Aujourd'hui, l'actrice d'« After Blue (Paradis Sale) », de Bertrand Mandico

La porte de l'appartement est ouverte, Paula Luna passe une tête blonde et riieuse. Le séjour avec vue sur le Sacré-Cœur s'est transformé en studio de photo, le temps d'immortaliser la jeune actrice allemande dans sa robe blanche, toute brodée, comme en portaient les femmes autrefois. Puis elle part se changer, revient en jean et en tee-shirt, sert du thé avec des biscuits qu'elle a préparés, fait visiter le trois-pièces qu'elle partage en colocation. Lundi 13 décembre, vers 15 heures, Paula Luna accordait sa toute première interview. Agée de 21 ans, elle tient le rôle principal dans *After Blue (Paradis sale)*, deuxième long-métrage de Bertrand Mandico, qui sortira en salle mercredi 16 février.

Elle a le regard clair comme l'aigle-marine, les cheveux platine et le rire communicatif. Mais la lune peut tourner : sur les photos qu'elle poste sur Instagram, elle affiche un air hostile, le regard fixe se déchargeant sur l'objectif. Paula Luna porte en elle quelque chose de rock, elle pourrait venir des années 1980, s'appeler Blondie ou Kim Gordon. Dans *After Blue (Paradis sale)*, Bertrand Mandico a choisi de la prénommer Roxy, comme Roxy Music, le groupe de Bryan Ferry. Le réalisateur des *Garçons sauvages* (2017), magicien de l'image qui tourne en pellicule et fabrique ses effets spéciaux, cherchait une fille magnétique et hors du temps.

Bonnes rencontres

Car *After Blue (Paradis sale)* emmène ses personnages sur une autre planète, la Terre étant devenue invivable. Roxy, jeune fille solitaire, est embarquée avec sa mère – la sublime Elna Löwensohn – dans un périple vengeur. L'univers féerique de la science-fiction contamine les grands espaces d'un western au féminin, érotique (avec Vimala Pons, Agata Buzek...), les hommes n'ayant pas survécu sous ces toxiques tropiques. « Tourner avec Bertrand, c'était comme être prisonnière dans un livre de contes : il y avait tout, le paysage, les décors qu'il avait créés. On fusionnait, chacun aidait l'autre... J'ai plein de choses en commun avec Roxy, par exemple le fait qu'elle se sent un peu alien », dit-elle avec une pointe d'accent allemand.

Combien d'actrices rêveraient de travailler avec Mandico ? Paula Luna, qui n'avait jamais pris un cours de théâtre quand elle est arrivée à Paris, en 2019, a retenu l'at-



Paula Luna, le 13 décembre 2021, chez elle, à Paris (58). MUDOUN POUR LE MONDE.

tention du cinéaste de l'étrange, formé à l'école d'animation des Gobelins. « Je l'ai rencontrée lors d'un casting, en vue d'une série de clips pour le groupe M83. On a fait des essais un peu fous, incongrus ; elle était à 200 % dedans et ne parlait pas un mot de français. Trois ou quatre mois plus tard, je l'ai revue pour *After Blue* et c'était évident : elle était Roxy. C'est comme si elle avait toujours existé, elle vient du passé et elle est moderne. C'est une héroïne », souligne Bertrand Mandico.

« J'ai eu de la chance, j'ai l'impression que l'univers est avec moi », avoue la comédienne. Elle a fait les

« C'est comme si elle avait toujours existé, elle vient du passé et elle est moderne. C'est une héroïne »

BERTRAND MANDICO
cinéaste

bonnes rencontres au bon moment, un véritable alignement de planètes. Le soleil a rendez-vous avec la « Luna », dirons-nous pour paraphraser la chanson de Charles Trenet, qui elle aussi vient du passé. « Je suis allée au casting sans rien vouloir. Maintenant que j'ai un peu plus d'expérience, je peux dire que c'était très chouette de faire une chose sans avoir d'attente : à ce moment-là, on est libre et l'on suit ses intuitions, on n'a pas peur. Quand je suis sortie de mon premier casting avec Bertrand, je volais, je ne me suis jamais sentie aussi bien. »

Puis le théâtre est venu frapper à sa porte. La metteuse en scène

Marie-Hélène Estienne a contacté Paula Luna, en vue d'une création qu'elle préparait avec Peter Brook, *Tempest Project*, d'après *The Tempest*, de Shakespeare. « Je suis arrivée, elle m'a regardée et m'a dit : "C'est bon, on va travailler ensemble." On n'a même pas fait de lecture ! », s'étonne encore la jeune actrice, qui interprète Miranda, la fille de Prospero, duc déchu et exilé sur une île déserte – créée en 2021, la pièce est programmée aux Bouffes du Nord, à Paris, du 21 au 30 avril 2022.

L'émotion l'envahit lorsqu'elle évoque son enfance en Allemagne, avec sa mère, qui travaille

« Tourner avec Bertrand, c'était comme être prisonnière dans un livre de contes »

PAULA LUNA
actrice

après de personnes handicapées, et sa sœur. « On vivait dans un tout petit village. Ma mère a toujours aimé la vie, elle nous emmenait partout. J'étais habituée à dormir dans les bars en malloquant sur des choses que je rassemblais. Ma mère aimait aussi beaucoup les tempêtes, le vent, elle nous emmenait faire des balades la nuit en forêt. Je l'aime tellement ! », dit-elle, tout en se montrant aussi affectueuse avec son père, avec lequel elle n'a pas grandi : « On se voyait peu, mais ce n'est pas grave. Il est d'une bonté incroyable, on rigolait, on écoutait de la musique. »

« Donner de la liberté »

Elle prend la vie comme elle vient. « Je ne voulais pas faire d'études juste pour faire des études. En 2019, je travaillais à Francfort dans un magasin de fringues. Quand je suis partie à Paris pour retrouver un ami, je l'ai fait avec l'envie de découvrir mes capacités. J'ai trouvé une réponse au cinéma et au théâtre, et ça me touche beaucoup. » Elle marque une pause, « enfin, bref », puis ajoute : « J'essaie dans mon art et dans mon comportement de changer quelque chose, de donner de la liberté que je porte en moi. »

L'année 2022 s'annonce chargée : elle prend des cours à l'École du jeu, fondée par Delphine Ellet, dans le quartier de la Goutte-d'Or (18^e arrondissement), prépare un court-métrage qu'elle tourne en super-8. Elle conclut : « J'aime profondément les gens. Quand j'étais enfant, on n'est jamais allé au cinéma ni au théâtre, mais j'ai toujours trouvé les gens fascinants autour de moi. Leur vie, je trouvais ça très poétique, c'était mon école. Aujourd'hui, quand je me prends trop la tête, je vais dehors, je regarde les gens, leurs petits gestes, et ça me calme. Ça me donne beaucoup d'inspiration pour ce que je fais. »

CHARISSE FABRI

Prochain article *L'actrice de bande dessinée Emilie Gleason*

Le combat de paysans chinois pour conserver leurs lopins de terre

Boris Svartzman a recueilli les témoignages stupéfiants de cultivateurs entrés en résistance contre les projets d'expropriation de l'Etat

GUANZHOU, UNE NOUVELLE ÈRE

Boris Svartzman, l'auteur de ce remarquable documentaire, est un photographe, sociologue et sinophile français qui fréquente la Chine depuis une vingtaine d'années. Suffisamment pour avoir noué des liens de confiance avec les habitants de l'île fluviale de Guanzhou, à proximité de Canton, objets d'une expropriation sourde et brutale par les autorités depuis 2008, qui veulent y mettre en œuvre un parc écologique à vocation touristique. Pour l'heure, on a pourvu au tourisme en construisant un hôtel de luxe. Quant à l'écologie, on attend d'en voir la couleur.

En tout état de cause, il s'ensuit de cette situation une guerre ouverte qui dure depuis une quinzaine d'années, que l'on présume perdue d'avance vu l'état des forces en présence, entre un Etat autocratique omnipotent qui détruit les fermettes démocratiques de la société chinoise à travers son collectivisme rural et lesdits paysans, qui – en vertu d'un mélange de dignité bafouée, d'attachement à leur univers traditionnel et de ruine économique – s'accrochent avec un courage et une opiniâtreté remarquables à leurs lopins de terre.

Sans doute, cette question de l'éradication brutale du monde et de l'habitat anciens par le néolibéralisme étatique chinois n'est-elle pas nouvelle et nourrit-elle déjà ce qui se fait de plus passionnant

dans le cinéma chinois lui-même, depuis l'œuvre fictionnelle de Jia Zhang-ke jusqu'à l'épopée documentaire de Wang Bing. Il n'empêche qu'à l'instar de l'excellent *Sud Eau Nord Déplacer* (2014), d'Antoine Boutet, des documentaristes étrangers, et plus particulièrement français, se confrontent, sans déshonneur, au sujet.

Barbarie bétonnée

Ce que l'on aime, à cet égard, dans le film de Boris Svartzman, tient à sa facture très ramassée (moins d'une heure trente), à son sens photographique de la composition, à sa présence amicale hors cadre (on le reconnaît, on l'interpelle, il répond), et à sa percussive, tant la parole y est ardemment libérée. Le documentaire est ainsi fait qu'un bon sujet pris sur le vif,

une relation de confiance conquise sur la durée et un sens du filage font quasiment à tout coup remporter l'affaire.

C'est donc ce qui arrive ici avec cette série de témoignages stupéfiants, recueillis le plus souvent à l'extérieur, semble-t-il au débotté, entre deux activités le plus souvent dérisoires d'entretien de cultures réduites à rien. Ce sentiment est plastiquement exacerbé

Les autorités cherchent « à effacer l'histoire et à briser les lignages familiaux »

par les plans généraux qui montrent l'étendue des barres de logement dont l'ombre gigantesque menace les quatre coudees de terre des Astérix locaux.

Mais la potion magique se fait attendre devant l'avancée inexorable de la barbarie solipsiste et bétonnée. Voilà qui frappe le spectateur : l'acharnement exemplaire, pour ne pas dire désespéré, avec lequel ces hommes et ces femmes violents, pressurés, privés d'eau et d'électricité, parfois physiquement passés à tabac par des nervis, résistent, collectivement et administrativement à la violence de l'Etat. Expulsés, ils sont, pour certains d'entre eux, clandestinement revenus dans leur maison où ils se barricadent.

Enfin, l'intelligence politique fine du processus qui les frappe

n'est pas le moindre plaisir que l'on éprouve à découvrir ce film. A travers leur conscience aigüe du fait que l'Etat cherche, selon leurs dires, « à effacer l'histoire et à briser les lignages familiaux », les personnages de ce film confèrent à leur propre présence une émotion supplémentaire. Celle de sujets qui, tout en prévoyant l'échec à long terme du projet de démantèlement familial et collectif mis en œuvre par le gouvernement, se savent pour l'instant voués à une inexorable disparition et n'entendent pas s'y plier sans qu'au moins la trace de leur lutte ne soit dûment enregistrée au regard de la postérité et de l'histoire. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire français de Boris Svartzman (1 h 11).